

L'écran vide

Being at Home with Claude de Jean Beaudin

Marie-Claude Loiselle

Numéro 60, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22500ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (1992). Compte rendu de [L'écran vide / *Being at Home with Claude* de Jean Beaudin]. *24 images*, (60), 78–78.

BEING AT HOME WITH CLAUDE

DE JEAN BEAUDIN

L'ÉCRAN VIDE

par Marie-Claude Loiseau

Nos médias ont fait grand cas de la sortie du dernier film de Jean Beaudin, s'empresant tantôt de le sacrer chef-d'œuvre, tantôt le plaçant au rang des meilleurs films québécois jamais réalisés (!). Mais d'où vient qu'on se répande soudainement en éloges autour d'un film qui n'en a ni la portée et encore moins l'intelligence? malgré ce que son début aux allures tonitruantes voudrait bien nous laisser croire.

D'entrée de jeu, le pré-générique de *Being at Home with Claude* s'évertue à éblouir le spectateur en l'assaillant d'un déferlement d'images clipées où seul subsiste l'effet racoleur, ce «look» qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler une certaine publicité de bière, semble-t-il très appréciée sur nos petits écrans... Le tout, épaulé par une musique au synthétiseur aussi subtil qu'un rouleau-compresseur: pur remplissage aux sonorités déjà maintes fois recyclées. Ce début n'est manifestement là que pour donner l'illusion à celui qui regarde qu'il se prépare à assister à «quelque chose de fort». Perversement, Beaudin cherche à inonder un vide latent sous un trop-plein, et trahit immédiatement un manque de confiance et de maîtrise de plus en plus évident à mesure que le film défile sous nos yeux. Trop soucieux de l'effet, il en oublie la raison même pour laquelle il filme: raconter une histoire de passion.

Cette mise en boîte de la pièce de René-Daniel Dubois repose sur une incapacité totale à pénétrer son sujet, à le saisir et à le projeter sur l'écran, ne faisant toujours que glisser à sa surface, ratant la cible. Beaudin ne fait pas de plans *du* sujet, il fait des plans *sur* le sujet, ou plutôt ce qu'il prend comme tel: Roy Dupuis. Par ce regard qui vient de nulle part, qui n'épouse aucune émotion — surtout pas celles du personnage — il nous donne à voir des images vides et littéralement désincarnées qui retirent au texte toute substance.



Le cinéaste (Jean Beaudin) et son sujet (Roy Dupuis)

PHOTO: MICHEL GAUTHIER

Beaudin semble ignorer qu'il ne suffit pas de déplacer rapidement la caméra pour créer du dynamisme ou de s'approcher d'un visage pour que naisse l'émotion; l'un comme l'autre émergent de l'union intime des plans entre eux et d'un certain rapport à l'espace: en deux mots, de la mise en scène. Or, dans cette mise en scène bâclée, il n'y a pas grand-chose qui ressemble à du cinéma. La caméra se déplace, change sans cesse de plan, d'angle, sans que jamais l'on ne sente la motivation à l'origine de ces choix — je n'oserais même pas dire esthétiques.

Alors qu'au début du huis clos, Beaudin privilégie sans aucune nécessité les plongées et contre-plongées, il fera ensuite soi-disant écho à la violence verbale en accompagnant à la trace les déplacements impulsifs de l'interrogé poursuivi par l'inspecteur (Jacques Godin, dramatiquement cabotin, qui du début à la fin déclame son texte sur un ton uniforme) derrière les allées de bibliothèque. Devant cette désolante platitude, le réalisateur n'a su trouver autre chose que d'insérer ici et là, pour illustrer le récit du prostitué, les conventionnels plans noir et blanc — désormais condamnés semble-t-il à illustrer les souvenirs — sur lesquels il injecte une musique de renfort badigeonnant un peu d'émotion forcée sur ces images léchées et glaciales. Pour finir, il laissera l'inspecteur en plan tout au long de la confession finale du protagoniste, confirmant que Beaudin n'a bel et bien rien compris en prenant Roy Dupuis pour le sujet de son film. Que montre-t-il du trouble de l'inspecteur devant les aveux du jeune prostitué? Si le désir de Beaudin n'était pas de respecter le contenu initial de

la pièce, quel intérêt reste-t-il à ce texte sans le renversement dramatique final où l'inspecteur devient émotivement otage du cri de détresse amoureux de celui qui est devant lui?

Being at Home with Claude ne laisse pas plus percevoir de point de vue articulé que de vision véritablement personnelle de la part du cinéaste. Mais plus affligeant encore est le terrible manque d'ambition artistique qu'on y détecte; qui plus est, cette paresse semble littéralement soutenue, que dis-je, encouragée, autant par notre industrie cinématographique que par certains commentateurs de la scène culturelle. Ce film est à tous points de vue modelé sur les stéréotypes formels dominants actuellement: récupération de l'esthétique vidéoclip par le cinéma, images apprêtées et sans vie, musique au synthétiseur interchangeable d'un film à l'autre, champ contrechamp, plans courts où on ne supporte ni le silence, ni de «temps mort», etc. Or comment expliquer autrement l'engouement frénétique pour ce film que par sa parfaite coïncidence avec le goût du jour. Ce goût du jour qui incite fallacieusement notre cinéma à tourner à vide en répétant trop souvent une même manière de faire pourtant stérile: ce qu'on appelle aussi une recette... ■

BEING AT HOME WITH CLAUDE

Québec 1992. Ré.: Jean Beaudin. Scé.: Beaudin, d'après René-Daniel Dubois. Ph.: Thomas Vamos. Mont.: André Corriveau. Mus.: Richard Grégoire. Int.: Roy Dupuis, Jacques Godin, Jean-François Pichette, Gaston Lepage. 85 min. Couleur. Dist.: Alliance/Vivafilm.